

La France, tu l'aimes mais tu la quittes

Olivier Esteves, Alice Picard,
Julien Talpin

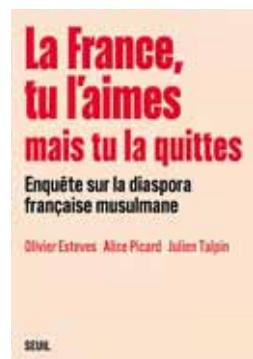
Seuil, avril 2024

320 pages, 23 €

Le sous-titre de cet ouvrage collectif, dont le titre, un peu provocateur, inverse le slogan raciste connu, indique l'objet d'une enquête portant sur quelque mille français ayant quitté la France. Cette «diaspora française musulmane», qui concerne ce que les auteurs qualifient d'«élite minoritaire», pourrait paraître une réalité marginale si elle n'était le révélateur de constats inquiétants, et, pour les lecteurs et lectrices, la source d'un questionnement sur les promesses de la République.

A l'origine de l'enquête, on trouve quelques témoignages individuels de chercheurs quittant la France pour pouvoir «mener un travail serein», des travaux universitaires sur la diaspora universitaire française, en particulier au Canada, voire des articles dans la presse étrangère comme celui du *New York Times* titré «Le départ en sourdine de musulmans de France». Un appel à témoins concernant des musulmans de France partant travailler ailleurs a donné lieu à un questionnaire (touchant mille-soixante-dix personnes) et à cent-trente-neuf entretiens. Les réponses ont concerné 55 % de femmes, et globalement des trentenaires diplômés, voire surdiplômés.

Le premier constat est que ces départs à l'étranger sont ceux de sujets ayant un parcours scolaire très valorisant: ils se disent «pratiquants de l'Ecole publique». On assiste donc à une fuite des cervaeaux. Les motivations du départ sont à 71 % de «moins subir le racisme et les discriminations». On note en effet que la pression discriminatoire et les micro-agressions s'accentuent, à partir de 2015. Est ainsi formulée l'idée que «la réussite scolaire ne protège pas du racisme». Le deu-



xième motif de départ (à 64 %) est le souci de «vivre sa religion sereinement». Sont mises en question «une laïcité d'interdiction» et la «racialisation de l'islam».

Plus généralement, le départ de France est lié à ce que d'autres enquêtes ont déjà manifesté, un «déni de nationalité», ce que nos auteurs formulent ainsi: c'est «parce que les personnes ne sont pas perçues et traitées comme françaises qu'elles décident de partir». Une des femmes interrogées compare sa situation aux Huguenots. Paradoxe, devenant française diasporique, avec une nationalité nouvelle, elle se dit «enfin perçue comme française» [...] «quand j'étais en France, je ne l'étais pas». Cette diaspora, ces Français qui partent la savent cependant - autre paradoxe - un privilège lié à leurs études, que tous, y compris dans leurs familles, ne partagent pas.

Daniel Boitier,
coresponsable du groupe
de travail LDH «Laïcité»

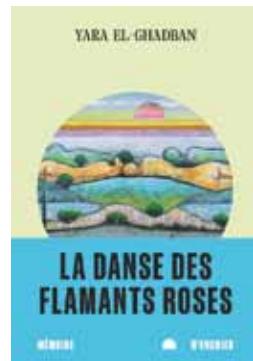
La Danse des flamants roses

Yara El-Ghadban

Editions Mémoire d'encrier

Août 2024

281 pages, 22 €



Une mystérieuse maladie du sel causée par l'évaporation de la mer morte détruit un monde où sévissent des régimes totalitaires, tandis que les habitants meurent en masse. Dans un dernier enclos survivent, à l'abri d'une montagne, des milliers d'habitants (soldats, colons, prisonniers, paysans, ouvriers, professeurs, artistes...) qui se cachent. D'un côté de la montagne, c'est un monde absurde et nihiliste. De l'autre, une nouvelle société se crée.

De l'autre, c'est à y croire, la Cisjordanie, peuplée par les colons les plus durs, l'armée et les Palestiniens. C'est dans ce lieu sévère qu'on se réinvente. La nature est aride, pauvre et il faut vivre de peu de choses. Le savoir est

là, parfois enfoui dans de mystérieuses bibliothèques que les habitants redécouvrent et qu'ils explorent en quête d'une identité en partage. Leur passé aussi est là: s'il n'est commun, du moins est-il entrelacé dans le temps et dans l'espace.

Il y a des enfants, il y a des amours et tout est presque pareil et pourtant rien ne ressemble à l'ancien monde. Avec les flamants roses qui sont venus s'installer dans ces communautés, ces habitants renouent avec leur humanité, ils s'apprennent les uns, les autres et s'aiment par-delà un passé qui les avaient vus chacun dans un camp et dans un côté de l'histoire.

Ce roman, servi par une écriture singulière mêlant poésie, fantastique, fiction et narration, n'est pas pour autant une fable édulcorée, passant sous silence l'oppression des Palestiniens sous le joug du pouvoir israélien. Les personnages, plongés dans une nouvelle réalité, gardent en eux une ambivalence. Amis ou ennemis, la question se pose souvent mais frères et sœurs, ils le sont.

La tentation de l'autre monde, le souvenir de la ville, l'idée d'aller voir là-bas murmurent aux oreilles de celles et de ceux qui, subrepticement, se mettent à douter. Le vol des flamants roses sera le signe. Pour survivre, il faut les entendre, danser avec eux.

Utopie et dystopie à la fois, *La Danse des flamants roses* est le roman de l'effacement des frontières entre réel et fiction, entre malheur et bonheur, entre Israéliens et Palestiniens, entre «bons» et «mauvais», entre les femmes, les hommes, les animaux, les plantes, les pierres et la terre. Une terre désacralisée et sanctuarisée à la fois, refuge pour tous, pour toutes, une terre à inventer, un saut vers l'inconnu, vers un autre possible.

Ce roman a remporté le prix Mare Nostrum 2024.

Fabiienne Messica,
membre du comité
national de la LDH